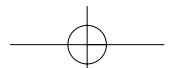
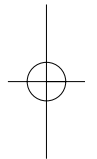
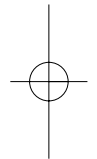


Avant-propos

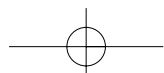
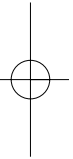
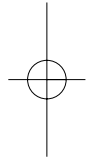
Voici le roman de ma vie, puisque la stricte vérité m'est interdite par la loi, et par la peur des autres.

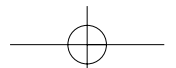
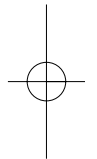
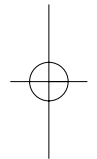
Peut-être me reste-t-il le droit de parler de moi ? Comment le faire sans parler des autres, de ceux que j'ai aimés ? Impossible. Alors, je dois changer leurs noms, les réinventer, les amener au bord de la vérité dans un espace flou et recommandé. L'identité des autres n'importe pas. Ce n'est pas un procès mais une réconciliation. Et puis ma mémoire est pleine, percée. Si certains détails m'échappent, le sentiment reste.

CHARLOTTE



PREMIÈRE PARTIE





Son ventre est rond, gorgé, tendu. Elle a perdu les eaux dans la nuit. Elle tient son ventre, le protège de ses mains longues et fines qui s'unissent au bout de ses doigts et forment un écrin de chair rose et moite.

Son ventre se contracte, lui roule vite, contrairement à l'habitude.

La route est glissante et brille dans le jour naissant.

Il fait froid, le chauffage tarde à marcher, elle ouvre la fenêtre et respire cet air de vie nouvelle.

Son ventre se contracte encore, elle a les larmes aux yeux, une main sur l'enfant, l'autre accrochée à la poignée. Lui roule de plus en plus vite. Ils ne parlent pas, ils avancent, supportent, attendent.

Le caoutchouc des essuie-glaces râpe le pare-brise dans un crissement régulier, la pluie irise les lumières de quartier.

Le feu rouge est passé, tout droit, ils contournent le parc, puis à gauche, là, l'enseigne de la clinique de l'avenue Michel-Bizot.

Elle marche courbée dans le couloir jaune, lui marche à côté d'elle.

Charlotte Valandrey

On l'allonge, on lui prend le bras, lui dit de rester calme, de respirer. On l'amène en salle, la déshabille, la vêt de coton bleu passé comme les rideaux de notre maison de Bretagne.

Lui est debout, il la regarde, il ne bouge pas.

Lui dira-t-il qu'il l'aime dans cet instant, dans cette première fois ?

Lui dira-t-il qu'elle est la femme de sa vie, que cet enfant porte leur amour, que tout ira bien même s'il n'en sait rien ?

Lui dira-t-il que sa main posée sur la sienne est comme une seconde peau, indissociable et bienveillante ? Que, lui si près, rien de mal ne pourra arriver ? Que la souffrance qui viendra peut-être est aussi la sienne ? Que la voir donner la vie le fait renaître lui aussi ? Lui dira-t-il qu'elle peut crier, le griffer, le mordre si la douleur est trop vive ? Que l'enfant sera beau comme elle, qu'il aura son sourire serti de ses lèvres au contour parfait ?

Lui dira-t-il qu'il l'aime ? Qu'ils ne forment qu'un ? Qu'il l'aime ? Le dira-t-il ?

Non, il ne dira rien. Il la regardera, la portera de son regard pudique et pâle, la drapera d'un amour muet.

Son amour est à comprendre, pas à entendre.

Son ventre se contracte à nouveau, la douleur est là, le travail est long et dure des heures. Son visage est en sueur, ses lèvres sont enflées, ses cheveux courts collés, comme un chat mouillé.

L'Amour dans le sang

Elle pousse cet enfant, lui reste dans le couloir, il attend.

– Garçon ou fille...

La tête est sortie, les épaules non, le cordon est autour du cou, la tête rougit et gonfle, la sage-femme s'agite, les forceps sont pris, l'enfant est tiré, il naît.

C'est une fille, petite, au corps violet, déposée sur elle.

Elle est heureuse, lui aussi, il l'embrasse sur le front et pense à son père, mon grand-père qui aurait préféré un garçon.

Je suis née à Paris le 29 novembre 1968 : Anne-Charlotte Pascal.

Mon père s'appelle Jean-Pierre.

Maman s'appelait Anne-Marie.

Je suis un bébé calme au fond de ce berceau translucide.

Dans la chaleur ambiante, les nourrissons sont découverts.

Au bout de quelques jours apparaissent sur mes doigts de petites taches blanches comme du sucre glace sur ma peau trop rose. Mon père s'en aperçoit et appelle une sage-femme qui passe.

– Vous ne pensez pas qu'elle a froid ?

– Ce serait étonnant, monsieur, il fait 28 degrés ! sourit la femme en blanc qui marche tout le temps sans jamais fixer son regard.

Il ne l'écoute pas et d'un geste tendre, intuitif, remonte sur moi la couverture acrylique jusqu'au cou.

J'avais froid.

Le souvenir de la sensation de froid et la sortie forcée du ventre de ma mère me sont revenus il y a peu.

Incroyable souvenir.

Je suis restée frileuse, extrêmement. Le froid me paralyse comme un poison, me nuit. Je ne supporte pas

L'Amour dans le sang

d'avoir froid. C'est une douleur qui me dépasse, elle vient du début de ma vie. Ma peur du froid est incompréhensible pour beaucoup.

Lorsque je suis devenue actrice, sur les tournages, très tôt le matin, nous devions parfois nous déshabiller, nous maquiller, attendre dans des caravanes froides et pas encore chauffées. Cela m'était impossible.

Je passais pour l'emmerdeuse, je n'étais que la frileuse.

J'aimais la chaleur du ventre de ma mère. Je ne voulais pas en sortir car rien ne pouvait être meilleur, plus doux, plus calme. La vie serait forcément plus froide.

De temps en temps, lorsque je suis plus éprouvée que je ne peux le supporter, je me couche, je disparaîs, je me planque sous mon duvet, j'éteins tout, je forme un gâteau roulé et mou avec mon ours. Je ferme les yeux et, dans le silence, sur l'écran de mes paupières je rêve à ce ventre chaud dont je suis à jamais coupée, à ces échos sous-marins de la petite mer de ma mère, à cette formidable protection. Je reviens vers toi, maman.

J'ai toujours aimé, petite fille, me lover contre ma mère. En l'absence de baisers, de câlins, la simple proximité physique et silencieuse de ma mère me calmait immédiatement. Je pouvais rester des heures allongée près d'elle. Elle tricotait et m'apprenait en même temps, nous regardions le patinage artistique à la télévision. Ces images nous fascinaient. C'était aérien, rapide, enlevé. Les couples s'enlaçaient dans des tournoiements de volants colorés. Les numéros se terminaient toujours par des gestes tendus, les bras levés vers le ciel, imploration olympique, les genoux sur la glace et le joli sourire crispé de Katarina Witt.

L'Amour dans le sang

Les patineurs attendaient les applaudissements et les notes sur six compliquées, avec des virgules. Maman connaissait la valeur des notes, elle les appréciait dans un mouvement de tête. Je ne regarde plus le patinage artistique.